

De l'étudiant au prisonnier, ouvrier, grenadier et réfractaire

Article rédigé par Henri Spedener en 1994, publié en juin 2011 au « Les sacrifiés » et traduit par son fils Carlo Spedener en juin 2012*

Les prochains mois, nous les luxembourgeois fêterons le 50^{ème} anniversaire de la libération de notre pays affin de remercier tous ceux qui ont contribué avec engagement et courage de regagner la liberté souhaitée depuis si longtemps. En tant que réfractaire, moi également j'étais content, il y a 50 ans, d'être libre de nouveau. Mais à chaque fois que je pense à toutes ces personnes qui se sont occupées de moi, qui s'engageaient pour moi et qui même risquaient leur vie pour que je retrouve cette liberté, je dois admettre que je ne pourrais jamais leur remercier suffisamment. Mes aventures lors des années de la guerre le confirme.

Le 19.7.1941, ma mère recevait un courrier de la part du directeur de l'athénée de Luxembourg avec le contenu suivant : « Votre fils a été démissionné de notre école sur base d'une disposition du C.d.Z. (chef der Zivilverwaltung – chef de l'administration civile), puisqu'il refusait l'admission à la VDB (Verband Deutscher Burschen – Organisation des jeunes hommes allemands) ou à la HJ (Hitlerjugend – adolescents de Hitler) jusqu'au 20.7.1941. » Suite à cette démission j'étais inscrit comme compatriote-chômeur auprès du groupe local.

A ce moment-là, je fus admis à la LVL (Letzebuerger Vollekslegioun – légion populaire luxembourgeoise) par mes amis Jos et Arthur. Puisque je disposais d'une machine à écrire, ma mission était de copier des prospectus de propagande anti-allemande. Au mois de septembre je fus admis à l'école de commerce Scherer sans obligation d'entrer à la HJ ou la VDB.

Tout aurait été parfait, si le « Gauleiter » n'avait pas vécu la grande défaite lors du recensement de la population en date du 10.10.1941. En revanche, il commandait une razzia contre toutes les ennemis susceptibles.

Le matin du 6.11.1941, je fus arrêté par 2 « Schupo » allemands (Schutzpolizei - policier) et ma chambre fut perquisitionnée avec le résultat que ma machine à écrire et un anneau avec l'image de notre Grand-Duchesse furent confisqués. Les photos de la Grand-Duchesse et de Prince Henri, que je cachai dans mes chaussettes, ne furent trouvées. Pendant la perquisition, j'étais obligé d'accompagner les 2 policiers et, puisque je ne me comportais pas trop aimablement, un des 2 se penchait contre moi en disant d'un ton sérieux : « A l'endroit où vous vous retrouverez bientôt, vous feriez mieux de vous comporter autrement, si non l'affaire pourrait tourner mal pour vous ».

Le temps court de dire au revoir à ma mère et ma sœur ainsi que les bons conseils bloquaient ma gorge. A mon voisin je ne pouvais que chuchoter un au revoir ce qui n'empêchait pas un des « Schupo » de me lancer les mots « Cela est défendu ! ». Les deux m'accompagnaient au centre du village où un bus nous attendait. Ensemble avec 3 autres confédérés et 8 personnes d'équipage nous fûmes transportés à Luxembourg-ville où nous étions déposés à l'ancienne école de Hollerich en début de l'après-midi. Un peu plus tard, je marchais avec 20 autres prisonniers sous surveillance renforcée vers la Villa Pauly. Y arrivés, nous fûmes salués en tant que « Schweinehunde » (chiens-cochons) et nous devions nous aligner dans le grand hall – face vers le

mûr. Nous n'étions pas dignes de regarder en face les messieurs de la SS (Schutzstaffel – escadron de protection) qui passaient. Ainsi nous devions attendre chacun son tour pour être interrogé. Après 2 heures un membre de la SS m'accompagnait dans un salon où je devais prendre place devant une table. En face de moi était installé un autre membre de la SS dont l'apparence n'était peu prometteur. L'interrogatoire était conduit partiellement à voix basse et des fois à voix sévère en sorte que l'SS, qui s'était placé derrière moi, se sentait obligé à « remuer » ma mémoire. Mais grâce au bon conseil du « Schupo » du matin, j'ai survécu l'interrogatoire sans dommage.

Je retournais à ma place dans le hall et pendant que j'y étais face contre le mûr, je me rendais compte que la machine à écrire et la bague ne furent mentionnés par mon interrogateur. Ce aspect m'occupait encore lors de notre retour à l'école de Hollerich où nous arrivâmes vers 20.00 heures. Nous y étions enfermés dans la salle de chaufferie où nous pouvions nous installer sur des bancs d'école. J'y rencontrais beaucoup de connaissances avec lesquels je pouvais m'entretenir en cachette. Personne ne savait qu'est ce que la « Gestapo » (Geheime Staatspolizei – police secrète du troisième royaume) allait faire de nous. La seule chose que nous savions : Nous pouvions nous reposer des ennuis vécus dans la Villa Pauly malgré la faim ressentie. Soudain notre calme fut interrompu. Tous les prisonniers devaient se rendre à la sortie de l'école où nous devions monter dans des camions bâchés qui partaient immédiatement.

Nous ne connaissions pas la destination. Après environ deux heures de route, les camions s'arrêtaient. Sous le hurlement des commandos nous devions sortir et disparaître immédiatement dans une caserne faiblement illuminée où le

souper nous était servi vers 1.00 heure du matin. Chaque prisonnier recevait dans un bol en métal un demi chou qui flottait dans un jus d'odeur désagréable. Après le souper nous étions dirigés dans une autre caserne. Il s'agissait de la « Stube 4 » (salle no. 4) qui devenait notre domicile pour plusieurs jours. Dans la semi-obscurité nous devions trouver une place libre parmi les lits superposés. Certains lits étaient déjà occupés par des collègues chauves, qui nous regardaient d'un air somnolent. Vite nous avions compris qu'ils étaient tous des luxembourgeois et que nous étions à Hinzert. Je m'installais dans la partie supérieur d'un des lits et j'essayais de dormir. Je n'y arrivais pas puisqu'à 4:00 heures du matin on nous criait de se lever. Ainsi commençait la vie quotidienne : appel au rassemblement - complètement déshabillé, puis se rendre dans à la salle de bain, à 6:00 nouvel appel dans la cour. Ici, les nouveaux-arrivés faisaient connaissance des bourreaux de Hinzert. Selon leurs grimasses l'on pouvait distinguer les « bons » et les « mauvais ».

L'impression la plus cruelle me faisait Ivan-le-terrible. D'une voix rauque et avec les plus beaux jurons, il réussissait toujours à aligner les prisonniers en sorte qu'il pouvait facilement vérifier si personne ne manquait. Affin qu'il puisse alors se reposer, nous étions obligés de ne plus bouger du tout ou alors de faire quelques tours dans la cour en courrant. Un chien de berger veillait à ce que personne ne traînait ses pieds.

Après le petit-déjeuner, les « nouveaux » devaient se rendre au secrétariat. Un secrétaire de la SS me faisait vider mes poches et de remettre mes affaires. Ensuite, dans la pièce voisine, un soi-disant coiffeur me rasait la tête et puis, en tant que prisonnier no. 2430, je pouvais retourner à la « Stube 4 ». Ici, quand le chef n'était pas dans le

voisinage, les anciens nous expliquaient ce qu'il fallait faire et éviter pour ne pas se faire remarquer. On nous apprenait également qu'un autre interrogatoire était prévu et qu'en fonction du résultat, nous serions libérés.

Pendant 8 longues journées, je réfléchissais au sujet de l'interrogatoire qui avait eu lieu dans la Villa Pauly affin de ne pas commettre d'erreur, surtout parce que la machine à écrire et la bague n'avaient pas été mentionnées. Enfin, le 13 novembre 1941, c'était mon tour d'être interrogé dans le camp SS. J'étais près pour l'enfer, mais tout se passait autrement. Un civiliste bien habillé me priait de prendre place et d'un ton amical il me posait plus ou moins les mêmes questions que celles qui me furent posées à la villa Pauly. Les objets confisqués ne faisaient pas objet de l'interrogatoire. « Vous pouvez partir » me disait soudain mon interlocuteur. Je devais me rendre à la caserne prévue pour les prisonniers qui avaient déjà été interrogés. Là je retrouvais quelques connaissances qui étaient plutôt de bon humeur et ceci en présence d'un sergent de la SS plus âgé. Nous étions permis de nous entretenir avec lui et, d'après lui, il était envisageable que nous serions libérés. Ceci était bientôt le cas. Avec une douzaine de prisonniers je devais me rendre au secrétariat pour me faire désinscrire. Le secrétaire nous remettait un certificat de licenciement selon lequel nous devions nous présenter à la Villa Pauly avant midi du lendemain. L'assistant du secrétaire nous remettait nos affaires personnelles. Vu que mon étui de cigarettes manquait, j'osais le réclamer. Les insultes qui me furent lancées, résonnaient encore dans mes oreilles, quand nous marchions vers la gare de Reinsfeld.

Vers 18:00 heures nous prenions le train pour retourner à Luxembourg via Trèves. Arrivés à 23:00 heures, mon ami René et moi, nous n'avions plus de

connexion pour rentrer à domicile. Ainsi nous décidions de nous rendre au Café Rosswinkel que nous connaissions bien et où la propriétaire nous mettait à disposition une chambre à coucher. Le lendemain nous marchions vers la Villa Pauly où on nous attendait. Un officier de la SS nous tenait une conférence de morale au sujet de la germanité nationaliste et, à la fin, il nous recommandait d'entrer dans la VdB de notre région. Démoralisés, nous quittions la Villa Pauly. Nous nous séparions à la gare centrale d'où je rentrais chez moi en train « Jhangeli ». Tous étaient contents de me revoir sain et sauf. Ma mère m'apprit la solution du mystère au sujet de la bague : En fait, un des « Schupos » avait rendu la bague à ma sœur avant de quitter la maison avec moi.

Pendant les jours suivants, je reportais à mes amis Jos et Arthur ce que j'avais vécu. Grâce à leur encouragement, j'avais vite oublié la VdB. Je fréquentais l'école de commerce jusqu'à ce que j'étais convoqué au RAD (Reicharbeitsdienst – Service du travail du royaume) et ensuite à l'armée.

Après un court apprentissage en Tchéquie, notre compagnie, qui se composait de 90% de luxembourgeois, fut envoyé en Russie pour lutter contre les partisans. Là, nous avions vite appris que ce genre de guerre était à risque très élevé. Ainsi je décidais de m'enfuir à la prochaine occasion, qui se présentait plus tôt qu'attendu. En mai 1943, notre compagnie fut renvoyée pour se reposer. « Et que vous revenez tous ! » criait le « Spieß » (sergent) après son discourt de démission, comme s'il se doutait de quelque chose.

(Après la guerre, j'appris que beaucoup de « Beute-Deutsche » (allemands de proie) n'étaient pas retournés au service allemand.

Arrivé chez moi, j'informais mon ami Jos au sujet de mon intention. Il

promettait qu'il allait entreprendre le nécessaire pour mettre en oeuvre ma fuite vers la Belgique. Le jour que je devais retourner à la caserne, je me rendais à Luxembourg et, avec mon équipement de guerre, je disparaissais chez la famille Kuhn. Je changeais de vêtements et le soir mon ami Jules m'accompagnait chez la famille Binz à Pulvermühle où je devais attendre la suite de mon itinéraire de fuite. Je passais 8 jours dans la maison Binz très hospitalière jusqu'à ce que Jos me visitait et me donnait feu vert pour aborder la prochaine étape jusqu'à Clervaux. Affin de camoufler ma fuite, Jos s'était rendu entre-temps à Coblenze en Allemagne et de là, il avait adressé à ma mère une carte postale que j'avais écrite.

Vers la fin de l'après midi, le beau-fils de la famille Binz m'accompagnait à Dommeldange en prenant des petits chemins. Peu avant la gare de Dommeldange, nos chemins se séparaient. Le voyage en trains à Clervaux se passait sans incident particulier.

Comme indiqué par Jos, devant la gare de Clervaux, deux messieurs s'entretenaient en m'attendant. Ainsi qu'ils m'avaient reconnu de par mon sac à dos, ils se mettaient à marcher lentement et je les suivait. En marchant, je constatais qu'il y avait un autre homme qui lentement marchait à côté de moi. Ainsi nous montions le chemin touristique vers la route de Mecher. J'appris qui lui aussi était déserteur pris en charge par ces 2 messieurs. Soudain ceux-ci s'arrêtaient et pendant que nous les dépassions, ils nous priaient de suivre la route jusqu'à ce que nous rencontrions un cycliste tenant un bouquet de genêt au guidon. Celui-ci devait s'occuper de nous. Peu après le cycliste inconnu apparaissait et s'arrêtait près de nous. D'abord il cachait sa bicyclette dans les arbustes et puis il nous conduisait dans une petite vallée où dans

une grange fermée se trouvaient nos coffres avec nos vêtements que nous mettions ensuite dans notre sac à dos. La nuit commençait à tomber quand l'inconnu nous faisait monter quelques 200 mètres pour rencontrer notre passeur, qui s'était caché au bord d'une forêt avec un troisième déserteur.

Après un court entretien entre les 2 intermédiaires, le cycliste se séparait de nous.

Ernest, le passeur, nous racontait que depuis quelques semaines il était très difficile de traverser la frontière. En effet tous les chemins - y compris la dernière route à traverser - étaient tellement bien gardés par les patrouilles de frontière qu'il était presque impossible de passer. Mais il espérait que nous puissions y arriver cette nuit-là. Quand la nuit tombait, nous marchions vers la frontière belge sous la pluie. Le passeur nous expliquait ce qu'il fallait faire et ne pas faire pour éviter toute sorte de bruit. C'était un passeur courageux mais en même temps très prudent. Nous avions pleine confiance en lui. Il allait devant et nous le suivions en file indienne en passant par des forêts, des buissons, des prés et des champs. Après 2 heures, le passeur s'arrêta. Devant nous se trouvait une large colline sur laquelle passe la route redoutée. En chuchotant il nous expliquait qu'il allait monter la colline pour vérifier la situation. Seulement après une heure il redescendait en glisse et nous expliquait qu'il était désolé de ne pas pouvoir nous faire passer cette nuit puisque la route était gardée en permanence. Nous devions retourner. Nous passions le reste de la nuit et la journée suivante dans une grange ouverte, cachés derrière un dépôt de paille. La nuit suivante, une nouvelle tentative était en vain également et, découragés, nous devions faire marche arrière à nouveau. Ernest nous reconduisait à notre cachette où nous nous reposions. Nous dormions jusqu'à

midi du lendemain et nous mangions nos derniers sandwichs. Ernest nous présentait son nouveau plan pour la prochaine tentative : Avant le crépuscule, nous devions atteindre la zone de danger en passant par certains détours pour ne pas être aperçus. Ainsi, il pourrait mieux observer les patrouilles et seulement après la tombée de la nuit, nous traverserions le dernier obstacle. Plus tard de cet après-midi, nous partions avec du nouveau courage pour atteindre la destination intermédiaire après environ 2 heures où nous nous cachions dans des arbustes denses et hautes. Soudain, malgré notre cachette, quelqu'un se dirigeait vers nous. Mais le calme d'Ernest nous faisait comprendre qu'il s'agissait d'un connu. En effet, c'était le frère d'Ernest qui régulièrement le tenait au courant des évènements de la région. Il savait que les patrouilles allemandes s'étaient retirées et que nous pourrions passer la frontière cette nuit sans aucun risque. Il distribuait encore quelques sandwichs avant de partir.

Quand il faisait nuit, avec de nouvelles forces et de bonne humeur, nous sortions de notre cachette. Nous traversâmes la route redoutée en courant et en passant par un champ, nous arrivâmes auprès du marquage de la frontière. « Maintenant, nous sommes sauvés. » chuchotait Ernest, « Encore une heure de marche et nous rejoindrons nos amis belges à Buret. ». Comme piqués par une tarantule, nous marchions vers Buret, passant devant la gare. Ernest nous dirigeait à travers la cour d'une ferme vers l'entrée principale. Celle-ci s'ouvrait sans que nous ayons frappé et nous disparaissions vite à l'intérieur du bâtiment. Nous étions chez les frère et sœur Albert et Marie-Louise Didier. Malgré l'heure tardive – il était vers 2:00 heures du matin - Marie-Louise nous servait un repas chaud. Nous racontions longtemps de nos aventures avant qu'Ernest se séparait de nous et que nous nous couchions.

Malheureusement, nous ne l'avons plus jamais revu parce que 2 semaines plus tard, il fut arrêté et après plusieurs interrogatoires il fut condamné à mort le 1.2.1944 et décapité le 8.2.1944.

Vers midi, P. Schon, une personne de contacte luxembourgeoise, nous réveillait. Il nous donna les pièces d'identité nécessaires et nous indiquait où et chez qui nous allions nous cacher. La maison de Georges Didier, un frère de Marie-Louise, deviendrait mon nouveau domicile. Il gérait une ferme à Marvie, où je trouvais chez la famille Georges Didier-Beauve un abri accueillant. J'aids la famille dans les champs et à la traite des vaches, ce qui me faisait beaucoup de plaisir. Toutes les craintes qui me poursuivaient depuis le premier jour de ma fuite étaient passées et je me sentais presque comme un homme sans souci. Or, déjà après un mois, mon moral subit une nouvelle rechute quand j'appris qu'Ernest et Marie-Louise avaient été arrêtés. Heureusement, cette arrestation n'avaient pas de suite, ni pour la famille Didier, ni pour moi-même.

Peu avant Noël, je fus à nouveau réveillé dans mon jour le jour. Pendant les mois précédents, j'avais fait connaissance du curé de Marvie. Je le visitais souvent le soir. Pour moi il était un bon pasteur sympathique, qui jouait un grand rôle dans la résistance belgo-luxembourgeoise et qui connaissait bien les circonstances de mon séjour chez la famille Didier. Donc ce jour-là, par l'intermédiaire d'une fille de la famille Didier, le curé m'invitait de venir le voir. Préparé à de mauvaises nouvelles, j'appris que dans la région frontalière luxembourgeoise circulaient des rumeurs comme quoi la famille Didier de Marvie cachait un réfractaire. Affin d'éviter tout ennui envers « ma famille » et moi-même, il me conseillait de changer d'adresse. La famille Didier n'était pas très enchantée de cette nouvelle, mais madame Didier avait immédiatement une

solution. Son frère, Léon Beauve, possédait près de Neufchateau une ferme isolée, appelée Moulin de Namoussart. Elle disait que son frère cherchait d'urgence un assistant et qu'elle entreprendrait le nécessaire affin que je puisse me réfugier chez lui. Déjà le lendemain, je rangeais ma valise et en bicyclette pour dames, j'atteignais le moulin sans aucun problème. C'était le réveillon de Noël 1943. J'étais accueilli très amicalement par la famille Beauve, et bientôt je me sentais chez comme chez moi. En toute isolation et donc sans incidents particuliers, je faisais des travaux de ferme et de ménage.

Ainsi, un jour, j'appris du débarquement des alliés en Normandie, la tentative de coup contre Hitler et au début du mois de septembre (1994) la libération par les Américains. Quand, quelques jours plus tard, on annonça la libération de la ville de Luxembourg, j'étais tellement envahi par la nostalgie, que je devais rentrer chez moi. Avec le cœur lourd, je disais au-revoir à la famille Beauve et j'essayais à pieds et en auto-stop de retourner à Luxembourg. Dû à une coïncidence heureuse, j'aboutissais à Pétange chez des amis qui m'invitaient à dîner avec eux et d'y passer la nuit. Ils me racontaient de ce qui s'était passé dans mon village pendant les 16 mois de mon absence. J'étais préparé à apprendre de très mauvaises nouvelles, mais qu'elles seraient tellement accablantes, je n'aurais jamais imaginé.

Ma mère et ma famille avait été déportées.

Mon ami Jos se trouvait au KZ (Konzentrationslager – centre de concentration).

Mon ami Arthur était également au KZ avant d'avoir été fusillé le 25.2.1944 à Hinzert.

Le curé Hentzen et sa sœur se trouvaient au KZ pour cause d'aide portée aux déserteurs.

Mon cousin Dory, qui en tant que déserteur avait été découvert dans la maison du curé et avait été arrêté pour être fusillé le 3.1.1945 à Sonnenburg.

Beaucoup de mes collègues d'école qui avaient été enrôlés de force avaient déserté également, et d'autres étaient décédés pendant la guerre.

Le visage plein de larmes, j'allais me coucher, mais je ne pouvais pas m'endormir. Pendant cette longue nuit, je me rendais compte pour la première fois que j'étais vivant et libre grâce à l'assistance et aux sacrifices d'autant de personnes nobles. C'est à eux que je souhaite consacrer ces quelques lignes et je leur exprime tous mes remerciements sincères.

Marie-Louise Didier, mon ami Jos, le curé Hentzen et sa sœur survivaient leur calvaire dont les conséquences n'étaient pas sans laisser d'importantes traces.

Henri Spedener

* *Bulletin officiel du Comité Directeur pour le Souvenir de l'Enrôlement de Force*